

Prédication – Dimanche 19 septembre 2021
Marc 9, 33-37 (Jacques 3, 16 – 4, 3)

Cher·e·s frères et sœurs en Christ,

Ils sont quand même un peu rudes ces textes ! Les accusations que porte l'auteur de l'épître de Jacques ne sont pas faciles à entendre, égoïsme, jalousie, rivalité, guerres, il ne mâche pas ses mots. Jésus quant à lui, rabroue ses disciples comme s'ils n'avaient, encore une fois, rien compris à ses paroles. On ne se sent pas forcément à l'aise quand on entend ou lit ces textes, on se demande peut-être : de quel côté suis-je ? Du côté des égoïstes et des jaloux ? Du côté de ceux qui veulent être le plus grand ? Ou du côté humble de Jésus ? Ces deux textes viennent nous bousculer et nous questionner dans notre rapport aux autres, mais aussi à nous-même. Et c'est justement ce que veut le Christ.

Mais essayons de comprendre un peu ces textes pour voir où ils veulent nous amener. L'épître de Jacques est un magnifique développement de l'éthique de la pauvreté. L'auteur veut montrer que la richesse condamne au malheur et à la mort. Il invite à s'en détacher et à vivre de la confiance en Dieu, qui permet de rester ferme dans la foi et d'assumer son identité chrétienne face au conformisme de la société et aux puissants de ce monde. Dans l'extrait que nous avons entendu, l'auteur ne parle pas précisément de cette éthique de la pauvreté, mais il met en garde contre la rivalité et la jalousie, c'est-à-dire contre le système compétitif. En effet, vouloir être le ou la meilleur·e coupe des autres, car rien n'est plus intéressant que ses propres performances. Cette compétition enferme la personne sur elle-même, c'est ce qu'on peut appeler l'égoïsme, et empêche la rencontre avec les autres et donc la solidarité et la vie communautaire.

Le passage de l'Évangile selon Marc aborde aussi ce sujet de la compétition. Les disciples discutaient en chemin afin de savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Et quand Jésus leur demande le sujet de leur conversation, ils se taisent, de honte sans doute. Au fond, ils savent que leur discussion est immature et décalée par rapport à la nouvelle vie annoncée par leur maître. Et Jésus vient subvertir, vient renverser leur discussion. Ils se demandaient lequel était le premier, et il leur répond qu'il faut plutôt être le dernier, le serviteur de tous les autres. Jésus vient bousculer leur système de pensée.

Il semble que dans notre société, nous soyons éduqué·e·s avec le même système de pensée que les disciples. Il faut être le premier, le meilleur, c'est-à-dire performant. Partout et tout le temps. Et cette idée est malheureusement toujours plus valorisée. Je vois régulièrement des publicités dans la rue pour un certain site internet de vente en ligne, qui met en scène plusieurs articles et en gros au milieu, bien visible, « Nous vendons de la performance ». Voilà maintenant que la performance s'achète. Et je lis entre les lignes de cette publicité : « Tu n'es pas le meilleur ? Tu n'es pas le plus beau ? Achète chez nous et tu deviendras performant, tous tes ami·e·s seront jaloux. Viens et tu seras ce que tu as toujours voulu être, le ou la meilleur·e ».

Sans qu'on le veuille, on nous inculque qu'il faut avoir les meilleures notes à l'école, qu'il faut avoir les meilleurs résultats au sport, qu'il faut être le ou la préféré-e des parents et des grands-parents, qu'il faut avoir une plus grosse voiture que ses collègues, etc. Et même dans les relations amicales ou amoureuses il faut toujours montrer qu'on est fort, parfait, qu'on est le ou la meilleur-e. C'est ce qu'on appelle la culture de la performance. Eh bien je vais vous dire quelque chose, cette valorisation de la culture de la performance, me rend triste.

Triste parce que je trouve que cette idée de performance fait beaucoup de mal, à nous-même d'abord, et ensuite aux autres. A nous-même parce qu'elle nous rend complexé-e-s. Quand on n'est pas le ou la meilleur-e, on croit perdre notre valeur personnelle. On croit que les autres ne vont plus nous aimer. Et on a honte d'être qui on est. Mais à vouloir être le ou la meilleur-e, on en oublie l'essentiel. On s'épuise à vouloir surpasser les autres, on se compare sans cesse, on veut être comme la norme de la société, on se débat et au milieu de tout cela, on oublie d'être nous-même. On oublie de se demander, qui suis-je au fond ? Qui ai-je envie d'être ? Comme cette mannequin sur l'affiche ou comme Dieu m'a créé-e ? Car oui, la mannequin sur l'affiche ce n'est pas Dieu qui l'a créée, mais plutôt le photographe qui a su si habilement retoucher sa photo. La norme que nous montre la société est une norme fantasmée, qui crée des complexes et qui ne devrait pas être un idéal à atteindre.

Ensuite, cette culture de la performance nuit aussi à nos relations avec les autres. A trop nous fixer sur nos performances nous en oublions de regarder celles et ceux qui nous entourent de manière sincère, et non plus compétitive. Nous en oublions de rentrer en relation. De plus, si je ne suis pas sincèrement et authentiquement moi-même avec les autres, ce n'est pas moi qu'ils et elles vont aimer, mais une image que je veux donner de moi. Or, je crois que ce qui fait la beauté d'une relation, quelle qu'elle soit, c'est un partage sincère, authentique et bienveillant de qui on est. La relation est un partage, non une performance. Et quoi de mieux que d'être aimé-e pour la personne qu'on est vraiment ?

Enfin, cette culture de la performance fait du mal directement aux autres, car en restant enfermé-e-s dans cette idée, nous en oublions les besoins des personnes qui nous entourent. Trop occupé-e-s à s'occuper de nous, nous risquons d'oublier la solidarité. Et c'est le message que le Christ nous apporte en ce jour de jeûne fédéral. Déjà, il nous appelle à lâcher prise, nous n'avons pas besoin d'être le ou la meilleur-e. Ensuite, il nous invite à rentrer en relation avec les autres, mais pas en les regardant de haut, mais en face, comme un vis-à-vis, et voire même en les regardant de bas, comme un serviteur, comme le Christ qui vient laver les pieds de ses disciples. C'est à l'ouverture et à la rencontre que nous invite le Christ, à la rencontre avec humilité. Nous avons autant de choses à apporter à notre vis-à-vis, que lui à nous. Personne n'est meilleur-e, chacun et chacune a ses dons et ses talents.

C'est donc à la solidarité que nous appelle le Christ dans ce texte. Nous ne pouvons être indifférent-e-s à la souffrance des autres, car une fois l'idée de compétition écartée, notre bonheur ne peut être complet sans le bonheur de celles et ceux que nous croisons, au près et au loin. Car la solidarité, ce n'est pas seulement le sentiment qui pousse à aider les autres, c'est aussi un rapport d'interdépendance entre les humains. Pour mettre cela en œuvre, Jésus appelle à se faire serviteur. Le serviteur ou la servante a de l'attention pour son maître, pour l'autre, en prend soin, veille à ce qu'il ait ce dont il a besoin. Voilà à

quoi nous sommes appelé·e·s, à prendre soin des personnes que nous rencontrons, et surtout celles qui sont le plus dans le besoin.

Ainsi, le Christ vient bousculer notre mode de pensée. Il nous rassure. Nous n'avons pas besoin d'être les meilleur·e·s. Cela soulage n'est-ce pas ? C'est apaisant de pouvoir être soi-même, de n'avoir pas besoin de prouver qu'on vaut plus que les autres. En contre partie de ce soulagement, nous sommes appelé·e·s à la solidarité, notamment en ce jour de jeûne fédéral, qui est traditionnellement un jour de pénitence. Nous sommes appelé·e·s à oser la rencontre et à nous faire serviteurs et servantes comme le Christ l'a fait pour nous et ses disciples. Chacun et chacune à notre manière et à notre niveau, nous pouvons trouver une façon d'être serviteur ou servante. Tout ce que nous avons, nous l'avons reçu du tout Autre. Cette prise de conscience nous invite à l'humilité et au partage de ce que nous avons eu la chance de recevoir avec celles et ceux qui ont eu moins de chance. Amen

Eva Lefèvre